

LES SYNAPSES
DE MARIA H.

HANNA KRALL

LES SYNAPSES
DE MARIA H.

suivi de

FRAGMENTS

Traduit du polonais et présenté par Margot Carlier

Illustrations d'Amanda Hrabowski

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Synapsy Marii H. – Różowe strusie pióra*

Copyright © 2020 by Hanna Krall

Translated from the Polish original : *Synapsy Marii H.*

First published by Wydawnictwo Literackie

Pour les illustrations des pages intérieures : © Amanda Hrabowski

Copyright © 2009 by Hanna Krall

Translated from the Polish original : *Różowe strusie pióra*

First published by Świat Książki.

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc

pour la traduction française et l'avant-propos

ISBN : 978-2-88250-793-8

Avant-propos

Avec *Les synapses de Maria H.*, Hanna Krall nous offre un livre exceptionnel. Différent des reportages auxquels elle nous a habitués, surprenant par sa forme, mais toujours porté par cette écriture minimaliste si particulière, devenue sa marque de fabrique. Plus épuré, peut-être, et singulièrement plus poétique.

À l'origine, les centaines, voire les milliers de lettres que l'écrivaine avait reçues de Maria Twardokęs-Hrabowska : Maria H. Durant de longues années, cette dernière s'était appliquée à lui raconter sa vie, des bribes de souvenirs auxquelles se mêlaient des échantillons de son quotidien – ses réflexions, ses sentiments, ses peurs... C'est à partir de ces éléments, témoignages d'un destin peu commun, qu'Hanna Krall a tissé son récit.

Mais qui est donc Maria H. ? C'est d'abord un personnage réel. Militante de l'opposition polonaise, membre du syndicat *Solidarność*, emprisonnée après l'instauration de la loi martiale, elle émigre aux États-Unis au début des années 1980, où elle s'établit dans le Massachusetts, car « ici, personne n'a encore jamais assassiné son enfant autiste ». Comme dans un jeu de miroirs apparaît aussi une autre Maria, la belle-mère, une vieille dame passionnée de polars, qu'elle emprunte à la bibliothèque et lit sans répit, enfermée dans sa chambre. Elle les raconte ensuite à sa belle-fille. Seulement,

aux personnages fictifs de ses lectures se mêlent inexorablement ceux, bien réels, de son passé polonais à Varsovie, rue Zamenhof. Les souvenirs du ghetto. Et ceux, plus récents, de l'attaque terroriste du World Trade Center. La vieille dame ayant survécu à la Shoah, mais aussi à l'attentat du 11 septembre.

« Mon livre est construit autour des deux Maria, explique Hanna Krall. La première, je la connais depuis les années 1970. L'autre, la belle-mère de la première, je ne la connais pas personnellement. Mais elle a été si souvent présente dans les lettres de mon amie Marysia, et ce depuis si longtemps, que j'ai l'impression de tout savoir d'elle. Sauf que mon livre parle de l'impossibilité de connaître les autres. Alors, quand je vous dis que je sais tout d'elle, je vous raconte des bêtises. »

Hanna Krall est loin de tout savoir, en effet, elle n'impose jamais son point de vue au lecteur, laissant toujours une large place à l'interprétation. Avare de mots, elle n'hésite pas à y substituer les blancs et les points de suspension.

Plantée dans un décor américain, la trame des *Synapses de Maria H.* navigue constamment entre le présent et le passé. À son habitude, l'auteure questionne la mémoire – collective et individuelle –, elle établit des passerelles entre ce qui est et ce qui fut. Elle s'intéresse tout autant au souvenir qu'à l'oubli, attentive au moindre indice de ce que le temps a préservé ou effacé à jamais. Les souvenirs, on en trouve à foison dans son livre, car, depuis l'Amérique, les deux Maria ne cessent d'évoquer leur passé polonais : l'enfance, la famille, les disparus, les paysages... Le déracinement, l'éloignement, le mal du pays sont le lot commun de tout immigré. C'est cette douce nostalgie qu'Hanna Krall instille en filigrane, plaidant la tolérance et l'acceptation de l'autre, quel qu'il soit.

Fille et petite-fille des deux Maria, Amanda Hrabowski a réalisé des dessins inspirés de la vie de sa grand-mère. On en trouvera certains dans ce volume.

Publié en 2009, le texte *Fragments* adopte un point de départ similaire. « Ce livre raconte ce que les gens m'ont dit et écrit durant cinquante ans », précise d'emblée Hanna Krall. Hétéroclite, chaotique en apparence, l'ouvrage obéit pourtant à une composition minutieuse. Dans cette chronique singulière et très personnelle, les événements majeurs sont exposés au même titre que les incidents mineurs, les faits historiques se mêlent aux souvenirs individuels, truffés d'anecdotes. Empruntant librement la forme d'annales, Krall interprète à sa manière un demi-siècle d'histoire polonaise sur une période allant de 1960 à 2009. Dans un ordre chronologique, elle reprend des lettres, des conversations, des confidences, des petits mots glissés sous la porte... Des bribes de souvenirs. Des fragments de vies. Ainsi, au fil des pages, se relaient des anonymes et des gens connus, tels Krzysztof Kiesłowski, Marek Edelman, Jan Karski, Tsvetan Todorov, le critique de théâtre Jan Kott, ou le philosophe Leszek Kołakowski... Mais l'écrivaine donne aussi la parole à ses amis, à ses connaissances, aux héros de ses reportages, voire aux membres de sa propre famille. Peu importe qu'ils soient des écrivains célèbres, des politiciens, des philosophes ou de parfaits inconnus, leurs mots ont ici la même valeur. Que racontent-ils, au fond ? Certains parlent des absurdités du système communiste, d'autres des persécutions, de la censure. D'autres encore évoquent la guerre, la Shoah, des souvenirs gravés à jamais dans leur esprit et qui – cinquante ans après les faits – restent toujours aussi vifs, douloureux. Dans cette farandole de voix croisées, il est aussi question de littérature, de Dieu, de Picasso, d'héroïsme et de lâcheté, d'amour et de la multitude de petits détails qui façonnent nos vies.

D'abord dérouté devant ces récits fragmentés, présentés à la suite, sans lien évident, le lecteur se laissera progressivement emporter par leur richesse. Car les témoignages, petit

à petit, s'ordonnent, s'étoffent, et leur intensité va crescendo, jusqu'à devenir tout à fait poignante.

Quand on lui demande ce qui l'a poussée à écrire ces deux livres, Hanna Krall donne toujours la même réponse : « Les gens viennent vers moi pour me raconter leur histoire. Nous voulons tous rester dans la mémoire de quelqu'un, laisser un souvenir. Une trace de notre passage ici-bas. C'est un besoin fondamental. Je consigne leur vie en leur offrant la parole. »

À nous maintenant de découvrir ce qu'ils ont à nous dire.

MARGOT CARLIER

Les synapses de Maria H.

C'est un récit sur la mémoire et l'oubli
de Maria Twardokęs-Hrabowska
(d'après des centaines, voire des milliers de lettres
qu'elle m'avait adressées)
et de Maria Hrabowska
(d'après ses souvenirs)



À Chicago, une mère

assistée par une baby-sitter a poignardé son fils à l'aide d'un couteau. Elles ont d'abord administré un sédatif au garçon, sans doute un somnifère, puis elles en ont avalé un elles-mêmes, mais tout le monde s'est finalement réveillé. Elles ont donc utilisé un couteau.

À Vancouver, une mère s'est tuée avec son fils en simulant un accident de voiture, et en Colombie-Britannique les corps d'une mère et de son fils ont été retrouvés dans une chambre à coucher.

C'est pourquoi elle ne quitte pas l'État du Massachusetts – ici, personne n'a encore jamais assassiné son enfant autiste.

Lorsque le mot

« autisme » fut prononcé pour la première fois, la mère de son mari a déclaré :

– Dans notre famille, personne n'en a jamais souffert.

Dans sa propre famille non plus, personne n'en a été atteint. Elle ne se souvient plus si elle a dit ça ou si elle l'a pensé seulement.

La mère de son mari a dit

qu'à sa prochaine visite, elle préférerait prendre une chambre d'hôtel. Pour ne pas les déranger.

Elles roulaient en voiture sur la route n° 9, et elle n'avait pas pu s'arrêter, même lorsque la mère de son mari avait ajouté qu'elle aurait préféré faire le trajet en taxi. Pour ne pas abuser de son temps précieux. Elle ne pouvait pas s'arrêter pour répondre poliment à la mère de son mari – mais je t'en prie, prends un taxi. Puis attendre dans la voiture que le taxi arrive, embarque sa belle-mère et la conduise chez eux.

Peut-être bien qu'elle aurait dû s'arrêter, ouvrir la portière, l'aider à sortir et appeler elle-même un taxi, mais le trafic sur la n° 9 est bien trop dense pour ce genre de choses.

Elle téléphone

tous les jours à la mère de son mari. De la même manière qu'elle téléphonait jadis à sa propre mère.

Les violettes lui rappellent sa mère, la molène – son père, et les fleurs bleues de la chicorée sauvage lui font penser à son frère. Peut-être parce que c'est son père qui lui a montré le premier la molène et le millepertuis, mais alors, quel rapport la chicorée a-t-elle avec son frère ? Elle est incapable de s'en souvenir. Tout simplement, la chicorée lui évoque son frère, de même que les violettes et les lilas lui évoquent sa mère. À Norwood aussi, il y a des violettes, mais elles ne sentent pas. Drôles de violettes.

(La journée était caniculaire. Elle marchait avec son père sur la route de Myszkowice. Son père s'était penché, avait cueilli une feuille de millepertuis, puis avait levé le bras pour qu'elle pût voir les petites mouchetures transparentes au soleil.)

Son frère était constamment

en route vers nulle part.

Il avait deux paires de pantalons usés, un atelier d'électricité et beaucoup de dettes. Il s'était lié d'amitié avec l'huisier venu lui confisquer ses machines.

Après sa rupture avec sa fiancée, il a dit : « Maintenant, je voudrais mourir tranquillement. » Il est mort quelques semaines plus tard à cause de l'arythmie, ou de l'hypertension.

Son frère ressentait vraiment les choses.

Elle, elle se demandait toujours ce qu'elle devait ressentir.

On trouvait de la chicorée sauvage le long de la route de Myszkowice. Et des églantiers aussi. La décoction de chicorée est excellente pour les yeux, elle agit contre l'anémie, la gale, les points noirs, le mal de dos et la fatigue.

Des molènes poussaient rue de la Poste ; en face de leur maison, c'étaient des carlines, des orpins et des sauges. La sauge des prés, pas la sauge médicinale. L'orpin était magnifique ; plante protégée, il était interdit de la cueillir. On cueillait donc la sauge, qui avait des feuilles plus grosses que sa variante médicinale, mais était tout aussi efficace contre le mal de dents. Contre le mal de gorge aussi.

La route de Myszkowice, hélas ! fut coupée par une autoroute. À l'endroit où se trouvait autrefois le mont des Vierges. Il y est peut-être toujours, elle n'a pas vérifié. Une colline plutôt qu'un mont, d'ailleurs.

En prenant par la gauche, on arrivait à la dernière maison d'Ugory. Elle appartenait à tante Hela.

Tante Hela savait lire les rêves, elle savait les expliquer et ils se réalisaient tous.

Finalement, elle est venue

la mère de son mari. Et elle a logé chez eux, pas dans un hôtel. Elle n'a pas commandé de taxi non plus, mais a accepté de monter dans leur voiture. Elles sont allées à la bibliothèque. Dans le rayon des livres en gros caractères, la mère de son mari a emprunté six romans policiers. Une fois à la maison, elle a dit qu'elle allait les lire sans tarder et elle s'est enfermée dans sa chambre.

Paéonia, c'est une pivoine

ou est-ce encore autre chose ?

Mais pourquoi repense-t-elle aux pivoines ?

Il en poussait à Gołonóg, devant l'école.

Les roses trémières, on en trouvait plutôt à Sączów.

Il n'y avait pas de pivoines à Sączów, seulement des roses trémières.

Lorsque quelqu'un abat des arbres dans les environs, tous les animaux et les oiseaux migrent chez eux. Des corbeaux avec leurs petits corbillats sont venus de chez le voisin, et quand on a détruit le bois de la ville pour y construire des immeubles, ils ont vu arriver une famille de coyotes et un hibou arctique. Malheureusement, le hibou a été chassé par les corbeaux du voisin. Ils se sont rassemblés autour de lui et l'ont poursuivi jusqu'à ce qu'il disparaisse de leur vue.

La mère de son mari

a lu les deux premiers livres. Elle vient de quitter sa chambre. Elle va sûrement les leur raconter. Elle adore résumer les polars, elle le fait avec minutie, ne saute jamais le moindre épisode, ni aucune trame secondaire.

Cette fois-ci, il s'agira de Kinsey, une détective privée qui, dès la première page, avoue avoir tué un homme, ce qui lui pèse beaucoup.

Kinsey reçoit la visite de Nikki. Cette dernière purge une peine de prison pour l'assassinat de son mari, elle est en permission, mais en vérité elle ne l'avait pas tué. Kinsey est donc chargée de découvrir l'assassin, et elle y parvient. Il s'agit d'une certaine Gwen, seulement celle-ci vient de se faire écraser par une voiture.

Il y a aussi du sexe, entre Kinsey et l'avocat Charlie. Un blond aux cheveux couleur de paille, avec les cils et les sourcils dorés, et des poils dorés sur les avant-bras, qui impressionnent particulièrement Kinsey. Ne m'interrompez pas ! s'énerve la mère de son mari lorsqu'ils allument la télé et lui demandent si elle veut regarder le film avec eux. Juste au moment où Kinsey est en train d'assassiner Charlie ! Malgré leurs rapports sexuels ! En plus, elle s'est cachée dans une poubelle ! Charlie soulève le couvercle de la benne à ordures, il tient un long couteau de boucher à la main, mais Kinsey est plus rapide. Je lui ai

explosé le crâne ! s'écrie-t-elle triomphalement, car c'est lui qu'elle a tué dès la première page, ce qui lui pèse vraiment beaucoup.

Ils regardent le film

La mère de son mari fixe l'écran avec eux.

Elle se détourne soudain du téléviseur et dit :

– Cet homme est arrivé d'un petit village. Il était accompagné d'un enfant, et personne ne savait d'où ils venaient.

Ils dormaient dans des cages d'escalier.

Dans la nôtre, le plus souvent, car ma mère leur donnait l'eau de cuisson des pâtes.

Nous ne mangions pas de pâtes tous les jours, mais quand il y en avait, l'eau de cuisson était pour cet homme.

Avec aussi quelques pâtes parfois, mais pas toujours.

La mère de son mari retourne dans sa chambre, elle referme la porte derrière elle.

Eux, ils regardent leur film.

La belle-mère ouvre la porte et dit :

– Qui va se souvenir de lui quand je ne serai plus là ? De cet homme avec l'enfant. De cet homme que personne ne connaissait dans la rue Zamenhof, ni même dans le ghetto, sans doute, car il était arrivé d'un petit village.



II

Il y a bien longtemps

elle avait un petit jardin. Elle y avait semé des concombres, mais ne les avait pas récoltés. Peut-être avaient-ils mûri trop vite, peut-être n'était-elle pas encore prête à en faire la cueillette. Toujours est-il que les concombres sont restés en terre.

En revanche, elle a ramassé les cardes. Elle ignorait comment les préparer ; quelqu'un lui avait dit que c'était pareil que les asperges, mais elle manquait d'énergie pour le vérifier.

Elle avait semé des cardes parce que leur nom avait une sonorité dure, et des brocolis pour leur sonorité fluide. Elle était curieuse de leur aspect, pas de leur goût.

Elle s'était inscrite à un atelier de couture et s'était même confectionné un chemisier, mais elle avait oublié les boutonsnières. Elle gardait néanmoins l'espoir de les rajouter un jour, tout comme elle ne renonçait pas à l'idée de produire un jour du vin avec ses églantiers, et non du vinaigre.

De temps à autre, elle écrivait des mémoires de maîtrise pour des étudiants : « Le topos de la mort dans la poésie de Karpowicz », « La rentabilité de la remise en état des hauts fourneaux », « Le temps et l'espace dans la poésie de Wisława Szymborska », ou encore « Le déroulement de l'insurrection en Grande-Pologne ».

Les étudiants en maîtrise obtenaient de bonnes notes pour leurs mémoires, et ils la payaient en échange. Pas beaucoup,

du reste. Elle dépensait cet argent essentiellement pour des livres, elle achetait aussi des enregistrements de Bach pour un garçon qui avait eu la poliomyélite. La libraire lui mettait de côté les nouvelles parutions ; en contrepartie, elle lui offrait du cognac Croizet.

En écrivant tous ces mémoires, elle mettait de côté certaines formules qu'elle trouvait singulièrement pertinentes. Elle ne les laissait pas aux étudiants, se les réservant pour elle-même. Pour sa propre thèse qu'elle écrirait sûrement un jour.

Elle faisait des réussites. Lorsqu'elle gagnait, elle se disait qu'elle allait bientôt commencer sa thèse. Elle réfléchissait même au choix du sujet. Face à une réussite particulièrement compliquée, voire vicieuse, comme les Vierges folles, où il fallait terminer avec les dames uniquement, elle savait qu'elle ne l'écrirait jamais, sa fameuse thèse.

Rhume des foins

c'était le titre du reportage que je lui ai consacré, et aussi celui de mon livre. Il a été imprimé en décembre 1981. Mais la censure en a interdit la distribution. Durant un certain temps, les exemplaires ont été stockés dans un entrepôt, avant d'être mis au pilon.

Dix mille livres ont ainsi été tranchés à l'aide d'un masticot. Placée à une certaine hauteur, la lame s'abattait sur les pages comme une guillotine. L'homme qui était à la manœuvre m'a confié que *Rhume des foins* avait été pilonné en même temps que les poèmes d'Ossip Mandelstam. C'était réconfortant, telle une distinction imméritée. « À un détail près, avait-il ajouté, Mandelstam a été découpé dans le sens de la largeur, tandis que *Rhume des foins* l'a été en diagonale. » On ignore pourquoi. Peut-être le choix de la largeur ou de la diagonale dépendait-il du volume du livre.

Une fois découpées, les feuilles ont été broyées, ou plus exactement déchiquetées dans un appareil spécial, appelé le « loup ».

Mélangé à de l'eau, *Rhume des foins* s'est ensuite transformé en une masse grisâtre et dense, la pulpe. Elle convient parfaitement pour la fabrication du papier d'emballage.

Ils sont arrivés le soir

ils étaient trois, tous en civil.

Elle en connaissait un, le mari de sa collègue institutrice – ils habitaient un immeuble voisin.

Le mari de sa collègue l’informa qu’ils l’arrêtaient en vertu du décret sur la loi martiale.

Elle avait l’impression qu’il était mal à l’aise, et elle se sentit gênée. Pour lui. Peut-être même qu’elle éprouva de la compassion.

Elle a été incarcérée successivement dans trois prisons. À Katowice, rue Lompy, il n’y avait que des prisonnières politiques, alors que la maison d’arrêt de la rue Mikołajska et celle de Sosnowiec étaient réservées aux crimes et aux délits économiques.

Une délinquante économique lui enseigna qu’elle ne devait confier à ses codétenues que ce qu’elle disait à l’interrogatoire, pas plus, et qu’il fallait manger du persil.

Une criminelle lui assura qu’elle n’avait pas tué son mari, que l’erreur allait bientôt être démontrée, et qu’elle achèterait une bonne bouteille et danserait sur la tombe de feu son mari comme le font les veuves en Albanie. Elle n’avait aucune idée de ce que venaient faire les veuves albanaises chez sa codétenue, mais n’avait rien demandé ; elle se posait déjà suffisamment de questions elle-même.

Un jour, une prisonnière politique de la rue Lompa était montée sur sa couchette et avait écrit sur le mur :

SOLIDARNOŚĆ. Elle s'était servie d'un crayon à sourcils, car on lui avait confisqué son stylo lors de la fouille. Au-dessus de la lettre N, elle avait ajouté le drapeau polonais. Le mur donnait le blanc, pour le rouge elle avait pris son fard à lèvres.

Le gardien rapporta les faits au directeur.

Une enquête fut ouverte.

Elle fut la première à être interrogée.

Le directeur lui demanda qui, dans leur cellule, faisait de la propagande pour une organisation illégale du nom de...

Elle avait l'impression que le directeur saisissait toute la stupidité de cette question, et elle eut honte pour lui.

Elle lui suggéra de ne plus interroger personne. Autrement, les soupçons iraient bon train. On voudrait savoir qui avait parlé et l'ambiance dans la cellule deviendrait désagréable.

Elle lui fit une proposition.

Elle effacerait l'inscription sur le mur, et lui, de son côté, arrêterait les interrogatoires.

Il accepta.

Elle regagna sa cellule. Puis elle monta sur sa couche et, sans tenir compte des protestations de la prisonnière politique, effaça SOLIDARNOŚĆ avec la manche de son pull. Le rouge à lèvres s'étala un peu, mais le crayon à sourcils s'effaça sans laisser de traces.

L'accusée Maria T., fille de Franciszek

n'a pas abandonné son activité au sein du Syndicat indépendant Solidarność, elle a soutenu la grève et n'a pas rendu le tampon qu'elle détenait – infraction à l'article 46, paragraphe 1, du décret sur la loi martiale,

dans un état de grande irritabilité, elle a répandu de fausses informations, susceptibles de provoquer des troubles à l'ordre public – infraction à l'article 44, paragraphe 3, du décret sur la loi martiale ; elle a récolté et diffusé de fausses informations pouvant semer l'inquiétude au sein de la population et provoquer des émeutes – infraction à l'article 48, paragraphe 3, du décret sur la loi martiale,

elle s'est rendue aux aciéries de Katowice, où avait lieu une grève, pour distribuer aux grévistes deux saucissons, deux pains et six paquets de cigarettes – infraction à l'article... paragraphe... décret...

Elle confond

ce qu'elle voulait faire, ce qu'elle croyait devoir faire et ce qu'elle avait réellement fait.

En un mot, elle a du mal à comprendre la personne qu'elle était à l'époque.

Elle comprend mieux la directrice de son école qui l'a dénoncée auprès du commissaire militaire. La directrice n'avait pas le choix, sinon quelqu'un l'aurait dénoncée, elle, pour ne pas l'avoir fait. Comme elle devait se sentir gênée lorsque le commissaire l'a publiquement remerciée d'avoir dénoncé l'ennemie du régime, Maria T.

Elle comprend le directeur de la prison, obligé de poser des questions idiotes.

Tout comme elle comprend le milicien, mari de sa collègue institutrice, qui a dû exécuter les ordres et venir l'arrêter. Il lui a d'ailleurs rendu visite à son retour de prison, il lui a demandé si elle n'avait pas besoin qu'il lui répare quelque chose dans la maison, car il y a toujours un peu de bricolage à faire quand on sort de prison. Il a remplacé les joints des robinets et réparé le téléviseur.

Le téléviseur ? Pourtant, elle n'a jamais eu de téléviseur en Pologne.

Peut-être qu'il a juste remplacé les ampoules grillées.



III

Elle est partie

aux États-Unis. Exilée, elle a passé le réveillon de Noël avec d'autres exilés. Ils se sont disputés au sujet du jambon Krakus, commercialisé par un magasin polonais. Les uns voulaient aller manifester devant le magasin, car vendre cette marque de jambon équivalait à soutenir le régime communiste, d'autres considéraient qu'un rassemblement ne pouvait ni faire cesser la vente ni vaincre le communisme.

Au menu, il y avait des rouleaux de chou farci au sarrasin et aux champignons. Ils n'étaient pas mauvais en soi, mais n'arrivaient pas à la cheville de ceux que mitonnait le père de Hania. Il travaillait aux chemins de fer, sur des pylônes électriques à haute tension, et il cuisinait drôlement bien, surtout des choux farcis. Il n'aurait jamais osé y inclure des champignons de Paris, dont personne n'avait d'ailleurs entendu parler à l'époque et que, de toute façon, il aurait ignoré avec mépris. La farce exigeait de vrais champignons des bois, que le père de Hania allait lui-même cueillir dans la forêt près de Pogoria.

Hormis les choux farcis, il faisait aussi des confitures de griottes qu'il fallait manger avec du pain frais et un bon beurre.

C'est sa grand-mère qui faisait le meilleur beurre, elle le conservait dans un seau en fer-blanc rempli d'eau du puits, mais le beurre de la laiterie de Tąpkowice n'était pas mal

non plus. Tante Hela livrait du lait à la laiterie, ce qui lui donnait droit, comme à tous les fournisseurs, d'acheter du beurre de meilleure qualité. Tante Hela en faisait profiter la famille.

Au réveillon, l'un des convives a raconté l'histoire d'un garçon originaire de Ligota. Après avoir obtenu un passeport par miracle, il était venu rejoindre son père, mais n'avait pas pu s'habituer à l'Amérique tant son village lui manquait.

Ligota est un de ces villages dont on se languit toujours. De son pain surtout. Le père du garçon avait cherché partout le type de pain dont rêvait son fils et il avait fini par trouver une boulangerie assez loin, à deux heures de route. Il en avait rapporté une miche à la croûte sombre et craquelée, à la mie plus claire, mais pas trop pâle quand même, à base de farine complète – le garçon en pleura de joie. Ce pain américain avait l'aspect, l'odeur et même un peu le goût du pain de Ligota.

Elle a demandé s'ils avaient déjà mangé de la *siemieniotka*, une soupe de chanvre.

Non, personne n'en avait mangé, personne n'en avait même jamais entendu parler.

Quelqu'un a demandé la recette.

Elle ne la connaissait pas.

C'est Mme Machurowa, une voisine de la rue de la Poste, qui leur apportait cette soupe à la veille de Noël. La dernière ménagère de Sączów qui savait préparer une véritable *siemieniotka*.

Comment raconter le goût

« Un plaisir délicieux », avait écrit Proust à propos d'une petite madeleine. Sa tante Léonie trempait les biscuits dans une infusion de tilleul, sa mère dans du thé, mais pas un mot sur le goût du thé, de la fleur de tilleul ou du biscuit.

Un plaisir délicieux, c'est tout.

Et le pain de Ligota ?

Une miche chaude, car c'est encore chaud que le pain de Ligota était le meilleur. On le fabriquait la nuit, et les gens commençaient à se rassembler devant la boulangerie avant l'aube, dans le noir. Ce n'était pas une simple file d'attente, mais un véritable lieu de vie sociale. On allait chez Bittmann, rue Piotrowicka, et l'on patientait en discutant avec les voisins. La vente se faisait à l'extérieur, devant la boutique. Le boulanger sortait les pains sur une longue planche qu'il portait sur l'épaule, il la plaçait ensuite sur des équerres métalliques fixées au mur. Les miches étaient oblongues, avec des bords arrondis et une croûte brune et craquelée. Et c'était ce qu'il y avait de meilleur dans le pain, cette croûte gercée, croustillante et encore chaude.

D'autres pains étaient réputés pour agir contre le mauvais sort. On ne les posait jamais à l'envers, puisque cela attirait des forces maléfiques, et il était conseillé de faire bénir sa miche à la Sainte-Agathe. Le pain protégeait alors du feu, et surtout de la foudre.

À Ligota, ces coutumes n'étaient guère respectées. Les gens ne devaient craindre ni les malédictions ni les incendies. Ils se sentaient suffisamment en sécurité avec leur pain chaud fabriqué au village.

Près de Pogoria

on trouve toujours de l'ail des ours, lui écrit Ola. (Il existe quatre Pogoria – des carrières de sable inondées ; le sable partait dans les mines pour en combler les cavités. Elle se baignait avec son père et son frère dans la plus ancienne des Pogoria, la plus proche de Gołonóg.)

Près de Przemsza, ce sont des clairières entières qui sont couvertes de fleurs blanches, écrit Ola, et elle lui envoie des photos. L'ail des ours est une plante protégée, ce qui inquiète Ola, car les gens adorent cueillir les fleurs.

En plus de photographier la nature et de surveiller les plantes protégées, Ola recherche des familles d'accueil pour les chats abandonnés et lutte pour les droits des martinets. Pendant la saison de reproduction, les martinets construisent leurs nids dans les recoins des maisons – sous un toit, derrière une gouttière, dans un creux entre deux briques. Quand les gens rénovent et isolent leurs habitations, ils jettent les nids ou les emmurent, parfois avec des poussins à l'intérieur. Ola se bat pour le droit des martinets à disposer de leurs nids.

Ola est la femme à qui elle apportait du pain, des saucisses et des cigarettes durant la grève.

Elle écrivait des lettres

et les envoyait d'abord par fax, puis par mail. Cent lettres. Puis deux cents. À trois cents, elle a cessé de les compter.

Dans ses lettres d'Amérique, elle parlait des villages polonais de Dąbrowa Górnicza, de Gołonóg, Sączów et Wojtkowice.

Mais aussi des oiseaux – ceux qui étaient arrivés chez elle à l'époque de la construction des aciéries de Katowice, quand les arbres avaient été abattus. Ils avaient envahi les tilleuls, les frênes et les saules pleureurs qui poussaient autour de sa maison. Une végétation ordinaire, mais pour un oiseau sans abri, c'était mieux que rien. Ils avaient passé ainsi tout l'été, avant de s'en aller quelque part en automne, ou plutôt de s'envoler.

Elle parlait de ses rêves. D'un rêve surtout, car elle refaisait toujours le même, où apparaissait l'armoire de son père. L'armoire était composée d'une partie centrale vitrée, avec des livres, et une petite porte en bois fermée à clé, de chaque côté. Elle ne rêvait que de ces portes en bois. Elle avait le sentiment qu'elles dissimulaient quelque chose de très important qu'elle ne parvenait pas à trouver. En vérité, elle ne l'avait jamais cherché, et cela l'attristait beaucoup dans son rêve. Elle aurait dû demander à son père ce qu'il y avait derrière les portes en bois. Il l'aurait su, lui. Son père savait tout, mais elle ne lui demandait jamais rien. Occupée qu'elle

était à lire des livres savants – Husserl, Kant, Lévi-Strauss –, elle n'avait pas le temps de discuter avec son père.

Elle parlait de tante Józia, qui prenait soin de sa beauté et utilisait de la liqueur de noix pour se brunir les cheveux. Józia n'avait pas d'enfants, vu qu'elle était la fille d'un prêtre. Un prêtre peut avoir des enfants, mais pas des petits-enfants, c'est pourquoi sa tante n'avait pas eu de progéniture.

Elle parlait de sa mère.

C'est avec elle qu'elle cueillait des églantines sur la route de Wojkowice. Dès les premiers froids, parce que l'églantier devait être légèrement gelé. Le vin avait alors un petit goût délicat et sucré. Sa mère parvenait toujours à produire du vin, et non du vinaigre.

Avec sa mère, elle cueillait des pêches. Il y en avait une telle quantité qu'elles offraient des paniers entiers aux voisins ; avec ce qui leur restait, elles préparaient des confitures. En Amérique aussi, il y a des pêches, mais elles ne sentent rien. Drôles de pêches.

Avec sa mère, elle allait dans les champs de patates et faisait cuire des pommes de terre dans les cendres de fanes encore chaudes.

Elle parlait de sa mère, qui...

De sa mère avec qui...

De sa voisine Kathy, qu'elle avait invitée à déguster de la soupe et du poulet – *soup and chicken*. De la même façon que Mme Kobusowa de la rue Morcinka l'invitait pour goûter à ses soupes de légumes, autrefois.

De Louis, que son fils adorait. Il l'attendait chaque matin avant de partir à son école spécialisée, et il jouait avec lui en dansant et en sautillant. Son fils ne savait pas parler, mais Louis le comprenait sans paroles.

Dans une lettre, elle disait que Louis lui semblait étrangement nerveux.

Dans la suivante, que les Ramsey, les propriétaires de Louis, allaient déménager. On avait augmenté leur loyer, et ils étaient obligés de quitter leur appartement.

Elle avait même envoyé une lettre au journal local, dans laquelle elle remerciait la famille Ramsey et le chat Louis pour les moments passés en leur compagnie. Elle était reconnaissante aux Ramsey d'avoir laissé leur chat jouer avec son fils autiste.

« Je ne saurais exprimer à quel point cette amitié a été importante pour nous », avait-elle écrit en terminant sa lettre.

Elle parlait de Jill et de Nadira, ses amies américaines. Elles aussi avaient un enfant autiste, mais considéraient cela comme une punition divine. Pourquoi moi ? répétait Nadira en sanglotant, et on aurait dit qu'elle pleurait un mort.

Elle, elle ne pleurait pas.

Bien au contraire.

Elle disait qu'elle était heureuse, car son fils venait de découvrir le soleil. Un jour, en contemplant le ciel, il s'était écrié : *Sun !* Il avait relevé la tête et répété encore : *Sun ! Sun !*

Elle a écrit qu'il s'était blotti contre elle.

Et qu'il voulait lui dire quelque chose, mais ne savait pas le faire.

Leszek

un émigrant des années quatre-vingt (il s'est suicidé l'année dernière en sautant du pont d'une rivière dans l'État du Wisconsin) lui avait fait connaître J., un autre émigrant, mais de 1968.

J. s'était montré très aimable et lui a fait visiter New York.

En contrepartie, elle a décidé de faire le ménage dans son appartement.

Il n'avait pas d'aspirateur, il en avait acheté un récemment, mais l'appareil est aussitôt tombé en panne. Il faut le rendre, lui a-t-elle conseillé, mais J. a paniqué – il n'avait encore jamais rendu quoi que ce soit. Elle l'a donc aidé à choisir un aspirateur de bonne qualité.

Malgré un doctorat en mathématiques obtenu à l'université de Columbia, J. gagnait très peu d'argent. Il faut demander une augmentation, lui a-t-elle conseillé, mais J. a paniqué – il n'avait encore jamais demandé d'augmentation. Finalement, il l'a obtenue, accompagnée d'une remarque ironique à propos de ses chaussettes. Il portait des chaussettes dépareillées, chacune d'une couleur beaucoup trop criarde au goût de son supérieur.

Elle s'est dit alors que J. aurait non seulement besoin de chaussettes, mais aussi d'un vêtement auquel il ne manquait pas de boutons. (C'était une observation étonnante de la part d'une personne qui, récemment encore, n'avait

pas assez d'énergie pour cuisiner les cardes de son jardin – elle était curieuse de leur aspect, non de leur goût ; une personne qui s'était confectionné un chemisier avec des boutons, mais sans boutonnères.) À l'idée de devoir se rendre dans un magasin de vêtements, J. a paniqué, mais elle l'a rassuré. La belle-fille de tante Hela travaillait dans une usine de vêtements. Située dans les environs de Piekary Śląskie, cette usine fabriquait des vêtements pour l'exportation, et parmi les rebuts la belle-fille de tante Hela avait réussi à se procurer deux costumes vraiment élégants. Les deux étaient en laine, mais celui d'un gris foncé ressemblait plutôt à de la soie, alors que l'autre, marron, avait une petite touche d'orange. Non, le costume n'était pas orange, pas du tout, il était juste parsemé de petits filets orangés.

